

Des films

Manouk Borzakian

7 décembre 2008

Mensonges d'Etat (Ridley Scott)



Le talent esthétique de Ridley Scott n'est plus à démontrer, qu'il soit mis au service d'une vision apocalyptique du futur dans *Blade Runner* ou d'une description, tout aussi apocalyptique, des atrocités de la guerre dans *La Chute du faucon noir*. Le manque de finesse du réalisateur est tout aussi notoire, comme en témoignent le manichéisme et le patriotisme grandiloquent affichés dans plusieurs de ses films. On n'insistera donc pas ici sur son analyse géopolitique.

En marge de ces questions sur lesquelles Ridley Scott semble moyennement à son aise, le réalisateur déploie en revanche tout son art pour nous faire partager sa fascination pour le monde et ses bouleversements actuels : il joue avec brio sur les échelles et investit " l'excès de temps et d'espace " (M. Augé) lié aux progrès des moyens de communication.

Grâce à un montage rythmé et intelligent, le réalisateur nous fait aller et venir le long d'un réseau complexe, dont les nœuds sont autant de téléphones, d'ordinateurs, de télévisions ou encore de drones de l'armée américaine. Ed Hoffmann - Russel Crow, parfaitement cynique et aveuglé par son combat contre le terrorisme -, qui supervise une mission en Jordanie depuis les bâtiments de la CIA, ne quitte jamais son téléphone portable et, décalage horaire oblige, accompagne ses enfants à l'école tout en communiquant ses instructions. La guerre, puisqu'il s'agit bien d'une guerre, qu'elle soit " contre le terrorisme " ou " contre l'Occident ", se décide dans un espace qui n'est plus continu et dont les limites sont impossibles à identifier : un rhizome (Deleuze, *Mille Plateaux*), pour reprendre le vocable de J. Lévy.

Une scène fascinante nous fait découvrir la maison d'un agent de la CIA dont le travail consiste exclusivement en la gestion de dizaines d'écrans d'ordinateurs. Pourtant, les moyens ultramodernes mis en œuvre par les agents américains ne suffisent pas et vont même lamentablement échouer face à certaines réalités. C'est d'ailleurs la leçon d'espionnage que donnent les services jordaniens à la CIA : une mission d'infiltration nécessite une bonne dose de patience et, surtout, une connaissance irréprochable du terrain, qui est une réalité sociale et culturelle avant d'être une image renvoyée par un drone.

Dans un registre finalement assez similaire, l'alimentation - géographique ! - n'échappe pas à l'analyse de Ridley Scott. Invité chez une jeune mère jordanienne, le héros du film - Leonardo Di Caprio - se lie d'amitié avec ses deux fils, dont l'aîné doit être âgé d'une dizaine d'années. Ils sont tout deux rivés sur la télévision, qui diffuse un match de football commenté en arabe mais qui semble opposer des joueurs occidentaux (peut-être un match européen, à moins qu'il ne s'agisse du championnat qatari avec ses stars internationales ?). Surtout, ils avouent avec un sourire que la cuisine de leur maman ne leur plaît pas beaucoup. A la question de ce qu'ils préféreraient manger, le premier répond : " Des Hamburgers ! " et le second " Des Spaghettis ! ".

A bien y réfléchir, c'est peut-être ce thème, notamment à travers la scène finale, qui fournit une des clefs du film. Dans la salle d'attente de l'aéroport d'Amman, Russel Crow englutit des *sushis* sans vraiment y penser, plus concentré sur son téléphone portable. Dans l'oreillette, on lui décrit les gestes de Leonardo Di Caprio, son agent idéaliste, puis finalement démissionnaire, en train d'acheter des légumes dans un souk jordanien. Il assène avec un air désabusé : " Laissez tomber la surveillance, il est fini. " N'est-ce pas là, en fin de compte, dans ce qui oppose d'un côté le " non-lieu " et la " non-gastronomie " et de l'autre une forme d'authenticité symbolisée par les couleurs d'un marché oriental, que Ridley Scott donne tort aux néo-conservateurs ?

Compte rendu : Manouk Borzakian

© Les Cafés Géographiques - cafe-geo.net